

monde. — « Ah ! c'est de cette façon qu'on se bat ici, dit-il aux bataillons, lorsqu'ils furent bien en sécurité derrière leurs retranchements. On m'avait conté là-bas, en Pologne, que le peuple français était le plus brave des peuples de la terre; on m'a trompé. Vous êtes des lâches. En avant, vous autres, dit-il à son état-major; montrons-leur ce que c'est. » Il poussa son cheval, et suivi de ses aides de camp, il défila au petit pas devant la batterie et les maisons croulées en bravant froidement la mitraille et la mousqueterie qu'on envoyait de tous côtés. Aucun ne fut touché. — « Ce n'est que ça, citoyens peureux, maintenant allons-y. » Les gardes nationaux électrisés retournèrent au feu. Dès lors, le prestige militaire de Dombrowski fut établi et l'insurrection avait trouvé son général en chef (1). Son titre d'ancien chef de l'insurrection polonaise lui assurait, d'ailleurs, une certaine influence dans cette lutte où le sentiment national était étouffé par un vague sentiment d'internationalité et d'humanitarisme douteux (2).

La Commune semblait peu s'inquiéter, en effet, de la patrie et des Prussiens qui la rançonnaient. Tandis que M. Paschal Grousset, délégué aux relations extérieures, assurait toutes les puissances étrangères du désir qu'avait la Commune de Paris de resserrer les *liens fraternels* qui l'unissaient à ses voisins, M. Cluseret adressait, le 15 avril, au commandant des armées allemandes devant Paris, la lettre que voici :

« Général,

« Il est parvenu à la connaissance de la Commune de Paris que la somme de 500 millions qui devait, aux termes de la convention militaire, être payée

sauraient être des crimes sous la République. Mais alors on peut vous faire passer pour un voleur ou pour un espion !

« Citoyenne Pélagie DOMBROWSKI,

« 45, rue Vavin. »

Presque en même temps que cette lettre, on trouvait, parmi les extraits des feuilles allemandes transmis par le gouvernement de la défense, la mention que voici :

« Le général Jaroslas Dombrowski, commandant la légion polonaise, n'ayant pas encore pris jusqu'à présent le commandement de son poste, Garibaldi a envoyé d'Autun la dépêche suivante à Gambetta :

« Citoyen, j'ai besoin de Jaroslaw Dombrowski, rue Vavin, 32, Paris. Si vous pouvez me l'envoyer par ballon, je vous en serai très-reconnaissant.

« Votre dévoué,

« GARIBALDI. »

(1) Lettres de M. Labbe à l'*Écho du Nord*.

(2) Une lettre de M. A. G., aide de camp du prince de Poniatowski en 1812, 1813, conseiller d'Etat en 1831, dit (*Cloche* du 15 avril) :

« Dombrowski n'a jamais été élu chef de l'insurrection polonaise. Il n'a d'autre notoriété que celle que lui a valu le long emprisonnement qu'il a dû subir comme impliqué dans le procès des faux billets de la Banque russe, procès qui s'est déroulé à la dernière session de la Cour d'assises de la Seine. »

Déclaration du comte Platen.

par le gouvernement français au gouvernement allemand, le 15 avril, ne le sera pas.

« Dans ce cas, la Commune désire entrer en arrangement pour payer elle-même cette somme et demande une entrevue à cet effet.

« Par ordre de la Commune,

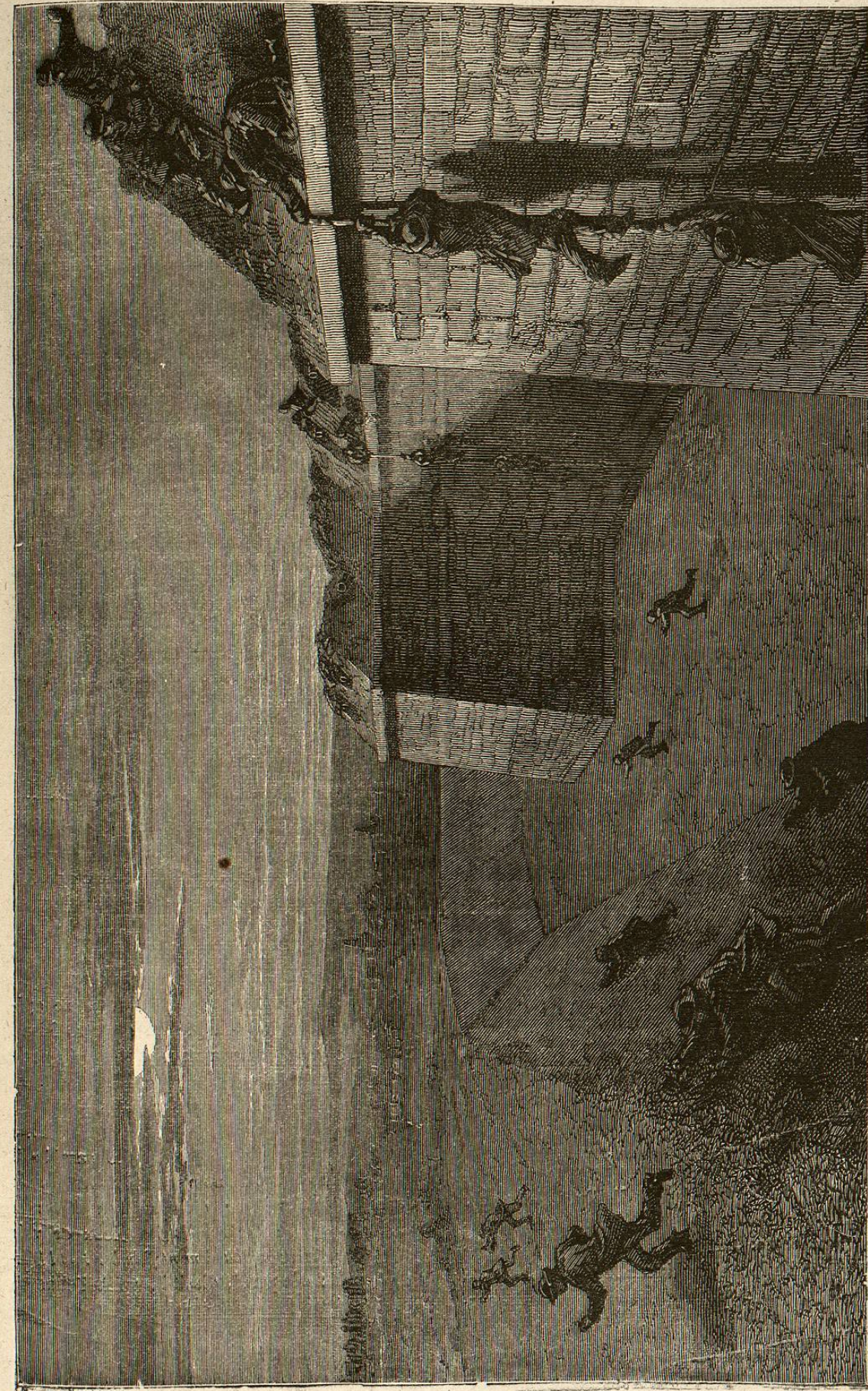
« Le délégué à la guerre,

« CLUSERET. »

Ainsi, encore une fois, le seul *ennemi* pour Paris, c'était Versailles, comme l'*ennemi*, pour Versailles, était Paris. Et la Prusse ? On l'oubliait. On faisait pis : on la payait. Ici et là quel déploiement navrant de furies ! La Commune, renforcée par les élections complémentaires du 16 avril (1), arrêtait l'archevêque de Paris, réclamant, contre la liberté du prélat, la liberté de Blanqui, détenu depuis le 17 mars; elle arrêtait, avec l'archevêque, d'autres prêtres et fermait les églises; elle interdisait les réunions conciliatrices (8 avril); elle supprimait les journaux par fournées, le 5 avril : les *Débats*, le *Constitutionnel*, *Paris-Journal*, la *Liberté*; le 18 : le *Soir*, la *Cloche*, l'*Opinion nationale* et le *Bien public*; elle décrétait (12 avril) la démolition de la colonne Vendôme; elle condamnait à mort un chef de bataillon, Girot, coupable « d'avoir refusé de marcher à l'ennemi; » elle appelait la France à son aide, déclarant au peuple français que *c'était à la France à désarmer Versailles*; elle supprimait le travail de nuit dans les boulangeries; elle réquisitionnait deux millions dans les caisses des compagnies du Nord, de l'Est, de l'Ouest, d'Orléans et de Lyon (29 avril). Et, chose curieuse, typique, inexplicable, le courroux de la plupart des Parisiens s'élevait encore avec plus de force contre Versailles que contre la Commune. « J'ai entendu, dit M. Beausire (*Revue des Deux Mondes*), j'ai entendu des gardes nationaux emprisonnés au nom de la Commune et qui n'avaient aucune raison de lui être attachés, s'écrier en montrant le poing : « Toute notre haine est pour Versailles. » Après des crimes des *Versillais*, les plus abominables excès des *Communeux* passaient pour des peccadilles ou des actes de légitime défense : « On fait pire à Versailles », disaient les plus modérés. M. John Lemoine ne remarquait-il pas, dans une lettre à l'*Indépendance*, que ceux des Parisiens qui fuyaient Paris devant la Commune, une fois en province déblatéraient contre la Commune ? Non. Contre Versailles !

L'état de Paris était encore plus pathologique que politique. La surexcitation cérébrale des derniers mois éclatait en un immense accès. La presse d'ailleurs, les images appendues aux kiosques, aux devantures des libraires, les spectacles de la rue,

(1) Voir aux Documents complémentaires le tableau de ces élections.



PARIS PENDANT LA COMMUNE. — Evasion nocturne de jeunes gens fuyant les levées de la Commune.

ces enterrements de fédérés, au son d'une musique lente et inoubliable, ces cercueils ombragés d'immenses drapeaux rouges; les exagérations, les mensonges des journaux qui racontaient l'égorge-ment des prisonniers par les Versaillais (1), qui comptaient, chaque jour, les victoires des malheureux fédérés combattant, eux, pour les phraseurs qu'ils faisaient vivre et bien vivre; ces tableaux éternels, qui faisaient soudre l'épouvante et la rage étaient bien faits pour entretenir la fièvre terrible de Paris.

Parmi les journalistes dont le style coloré impressionna le plus ce peuple, il faut citer, au premier rang, Jules Vallès, rédacteur du *Cri du Peuple*. Apre et rude nature de révolté et d'affamé, en quête depuis des années de la réputation et de la fortune, demandant le succès au paradoxe et au hurlement, faisant le coup de feu et le coup de poing littéraire dans des journaux qu'il improvisait, qui paraissaient, disparaissaient, s'éteignaient comme des pièces d'artifice dont la poudre est éteinte, plus acharné après tout nouvel échec, continuant avec un rire creux et sceptique l'œuvre de démolition entreprise et s'acharnant contre le passé avec des rages de collégien que le pensum érase, et des haines d'envieux que le sentiment de l'impuissance condamne à l'éternelle paresse et à l'éternel courroux, tel était ou plutôt, car il vit, — tel est cet homme.

Il était le peintre coloré et puissant de toute une horde de déclassés et de hères, de tous ces gens qui traînent, à travers une société indifférente et vieillie, leurs chimères et leurs appétits, bohèmes et artistes déehus, dont la vie faite de hasard et de duperies à l'ironie curieuse d'un paradoxe longtemps soutenu, et la tristesse navrante d'une agonie de tous les jours. Il aimait à poétiser la guenille du mendiant, l'habit crasseux du joueur de vieille ou le maillot pailleté du saltimbanque. Ce monde des irréguliers et des réfractaires était son centre et son lieu d'études. Il n'aimait, de ce temps-ci, que les verrues et les hideurs. Il se plaisait, comme un des peintres flamands amis des cabarets, dans ces crémeries où, pâle, efflanqué, le chapeau râpé, les poches gonflées de manuscrits, se glisse l'utopiste interlope, rêvant d'amalgamer Brusius et Spinoza, tout en trempant son pain sec dans une tasse d'une mixture bizarre qu'on lui donne pour du lait.

Là étaient les modèles de Vallès, là aussi ses sympathies. Il avait vécu de cette existence décousue, tourmentée. Il avait longtemps demandé à je ne sais quelles industries inconnues et bizarres la nourriture de tous les jours, enseignant sans sour-

(1) M. Raoul du Bisson osa écrire qu'il avait vu une dame enfoncer son ombrelle dans la blessure saignante d'un fédéré.

celler à des Moldaves le latin qu'il avait oublié et les mathématiques qu'il ne savait pas, ou bien encore, moyennant cinq francs, rimant des couplets pour ces marchands de chansons qui débitent ces poésies à deux sous le cahier. Les faiseurs de refrains ont eu d'ailleurs beau jeu avec le gouvernement du Comité central. Un des généraux de la Commune, un des plus fameux, Okolowicz, chanta naguère lui-même ses productions populaires dans les cafés-concerts ou sur les planches de l'École lyrique. L'une de ces chansons débraillées, *Tum la Tum*, eut la vogue dans les tabagies. Béranger avait élevé la chanson jusqu'à l'ode, ces chansonniers la traînèrent jusqu'au ruisseau.

Vallès avait, au surplus, essayé de tout, jusqu'à porter des paquets et des hottes; il avait eu des années lourdes à supporter; quand il ne travaillait pas, il errait. Il me rappelait assez bien ces types curieux d'auditeurs qui vont aux cours de la Sorbonne ou du Collège de France pour tuer le temps, comme ils disent, et pour approcher du calorifère leurs mains gelées et leurs souliers humides et fumants. Il était lui-même, comme ses héros, un révolté et un réfractaire à toute idée saine et féconde. L'amour du paradoxe et la haine de l'antiquité l'ont poussé jusqu'à ce gouffre où il a disparu, emportant la réprobation de tous. « Il ne faut pas dire du mal de Nicolas, répétait un admirateur de Boileau, cela porte malheur. » Cette haine, en effet, a porté malheur à Vallès. Sans aucun doute, dans son enfance, pliant sous le fardeau des études classiques, bourré de latin et de grec, cheval de concours et d'examen, il avait dû ressentir contre toute cette érudition dont on voulait l'accabler, un courroux profond et farouche. Il en était sorti tout hérissé de colère; de l'antiquité, de tout ce qui est la grâce ou la mâle fierté de la langue latine, de ce qui fait l'élégance charmante du génie grec, cet homme n'avait gardé qu'une sorte de pédantisme grognon qu'il appliquait, comme une machine de guerre, à la démolition de l'antiquité détestée. C'est lui qui, joyeux, au sortir de la représentation d'une opérrette, où la fantaisie bachique du maestro faisait danser à l'Olympe je ne sais quelle ronde épileptique et repoussante, joyeux du sacrilège, envoyait *l'Iliade* aux quais littéraires et le « vieil Homère » aux Quinze-Vingts. « On nous rassasie de gravité et de morale! On nous érase avec le passé! » Il donnait, ce moderne, un nom spécial à l'Antiquité: il l'appelait la Servitude, et, dans son ardeur de démolitions et de destruction, envieux de voir « dans l'incendie du bon bardement flamber tout l'héritage du génie: » le passé, disait-il, voilà l'ennemi. C'est ce qui me fait m'écrier dans toute la sincérité de mon âme: on mettrait le feu aux bibliothèques et aux musées, qu'il y aurait pour l'humanité, non pas perte, mais profit et gloire! »

Et quand on reprochait sérieusement à Vallès ses blasphèmes, il répondait: « Que voulez-vous? j'ai tant souffert! » Souffrir n'est rien, il faut savoir souffrir, il faut sortir de cette épreuve épurée et raffermi, avec plus de détachement que d'envie, et plus de dédain que de colère. D'autres aussi ont souffert, cachant leur misère ou leur douleur, et ne l'étalant pas au plein soleil, comme le cynique montrait ses haillons. Le mot est éternellement vrai pour tous ces Diogènes bruyants et pétris d'envie: « Je vois ta vanité à travers les trous de ton manteau. » Ils sont arrivés avec plus d'appétits que de croyances, peu préoccupés, en dépit de leurs professions de foi, de l'avenir et du salut de la République, mais inquiets plutôt de leur personnalité et de leur avenir, las de lutter, las d'attendre, affamés et demandant une place au festin, la plus commode et la plus large. Gens peu convaincus au demeurant, et qui font de l'horrible comme ils feraient du séraphique, selon la mode, le caprice qui court, ou le vent qui souffle; semblables à ces peintres de hasard et de pacotille, qui copient tantôt Raphaël et tantôt Goya, Watteau ou Téniers, au gré de l'acheteur et de la vente. Ils se traînent dans les sentiers boueux que foulait le sabot du Père Duchêne, comme ils eussent lancé leur barque sur le lac où soupirait Elvire. La poésie tombant au rebut, ils ont fait de la prose, de la prose horrible et saignante, et après avoir tenu un débit d'encens, plus d'un a osé ouvrir un étal de boucher. De qui sont les vers, qu'on lit plus bas, et que je copie dans un volume oublié, publié en 1867, LES FLOCONS (1)? Exécrables d'ailleurs, sans couleur et sans harmonie, de quel nom sont signés ces vers religieux? Du nom d'un jeune homme qui revendiquait pour lui ce titre, le Père Duchêne, qu'il avait exploité deux ans auparavant, et qui, à côté du Père Duchêne d'Eugène Vermersch, publiait le vrai Père Duchêne, celui de Gustave Maroteau. Hier, célébrant sainte Cécile, aujourd'hui criant: Vive la sociale! on les prend ainsi en flagrant délit de mysticisme et brûlant des cierges aux madones qu'ils démoliront demain, ces farouches fondateurs du Faubourg et de la Montagne; une autre pièce du

(1) SANCTA CECILIA
A ma mère.

C'est concert aujourd'hui dans le pays des anges,
Tous les blancs chérubins unissent leurs accords
Pour célébrer Cécile et chanter ses louanges
Dans leurs divins transports.

Écoutez, ô mortels, cette tendre harmonie,
Douce comme un zéphyr par un soir de printemps.
Cette lyre qui vibre est la voix du génie
Aux amoureux accents.

..... Maintenant c'est fini! Le gai ruisseau murmure,
Et les petits oiseaux disent leurs chants joyeux:
Le feuillage s'agile... Admirons la nature
Et la beauté des cieux!

recueil de M. Maroteau a pour titre: *A l'âme de ma Sœur*.

Qu'avais-tu fait, ma sœur, pour l'en aller si vite?
Manquait-il donc un ange au grand concert des cieux?

Et le premier essai littéraire de M. Vermersch fut un petit volume de vers, imprimé en caractères elzéviens, un volume orné d'une épigraphe qui flatte peu aujourd'hui celui à qui elle fut empruntée, un livre poétique dont le titre paraît douloureusement ironique à côté des pages qu'a depuis signées l'auteur: *les Printemps du cœur*, par Eugène Vermersch, étudiant en médecine.

Je ne sais rien qui consterne plus profondément l'intelligence, la raison, qui fasse plus amèrement douter du culte viril qu'on a pour toute liberté, que la lecture du Père Duchêne, de ces feuillets tachés de boue et de sang. Et quand on songe que ces pastiches hideux ont été composés, non point par quelque exalté dont la souffrance a pu faire un furieux, non point par quelque homme du peuple, dont la lecture des terribles numéros d'Hébert a pu bouleverser le cerveau, mais par un fantaisiste et un amuseur, alignant ces vociférations lugubres comme il rimait jadis des verselets badins et provoquant au meurtre de Chaudey ou applaudissant à l'assassinat de Clément Thomas, comme il donnait à *Paris-Caprice* des historiettes du demi-monde, parfumées de poudre de riz. Pauvre peuple naïf, qui croyait vraiment à la personnalité faubourienne du Père Duchêne, et croyait que le marchand de fourneaux était bel et bien fort en gueule! Sous le masque du forcené, il y avait un poète de ruelles. Poète, non! S'il l'eût été, il fût demeuré poète, c'est-à-dire fidèle à tout ce qui est noble et beau, rayonnant, pur, superbe et sain. Les poètes ne prennent point, pour étrangler les gens, la corde de leur lyre.

Au surplus, Vermersch avait poussé le pastiche jusqu'à l'imitation du modèle. Hébert aussi écrivait, en manchettes, comme M. de Buffon, ses numéros hideux où pourtant il agitait des questions politiques que n'ont jamais soupçonnées ses plagiaires. Cet Hébert, ce dictateur de l'opinion fan-geuse, portait des gants blancs, soupait aux restaurants à la mode, chez Roze, le cuisinier fameux de la rue Grange-Batelière, et vivait, comme son plagiaire, en muscadin, tout en écrivant en fort de la halle. « Y a-t-il rien, lui disait l'auteur du *Vieux Cordelier*, rien de plus dégoûtant, de plus ordurier que la plupart de tes feuilles? Ne sais-tu donc pas, Hébert, que quand les tyrans d'Europe veulent avilir la République, quand ils veulent faire croire à leurs esclaves que la France est couverte des ténèbres de la barbarie, que Paris, cette ville si vantée par son atticisme et son goût, est peuplée de vaudales; ne sais-tu pas, malheureux, que ce sont